

FILM

Rache statt Reue

Zwei Morde binden in Clint Eastwoods "Mystic River" ein Trio von ehemaligen Kindheitsfreunden aneinander - in einem unauflösbaren Knäuel von Schuld, Tabu und Sühne. Nur die Freundschaft ist zerbrochen.

(rw) - "I know in my soul, I contributed to her death, but I don't know how," meint Jimmy Markum, dessen Tochter Katie von Unbekannten umgebracht wurde. Mit diesem Bekenntnis wird die zentrale Frage nach dem Umgang mit Schuld gestellt, die Clint Eastwoods "Mystic River" dominiert. Dem Mord vorangegangen ist nämlich eine Serie von Verwicklungen, die in Jimmys Kindheit mit einer Entführung begonnen haben: Zusammen mit seinem Spielkameraden Sean Devine musste er zusehen, wie ihr Freund Dave Boyle von zwei Männern gezwungen wurde, in ihr Auto zu steigen. Als er einige Tage später wiederkehrte, war er für immer gezeichnet. Statt Klärung und Suche nach den Verge-waltigern wurde das Verbrechen tabuisiert - sowohl von Dave selbst als auch von seiner Umgebung im Bostoner Arbeiterviertel. Ist der Mord an Katie etwa eine späte Reaktion auf das jahrzehntelange Schweigen?

"Mystic River"
von Clint Eastwood
im Utopolis.

Clint Eastwoods neuer Film ist weniger eine Durchleuchtung der von diesem Ereignis gesprengten Dreierfreundschaft, die sich im Erwachsenenalter als Fremde wiederbegegnen, denn ein Protokoll ihres individuellen Umgangs

mit Verantwortlichkeit. Da ist der inzwischen zum Polizeibeamten gewordene Sean Devine (gespielt von Kevin Bacon), der den Mord der jugendlichen Katie aufklären soll und dadurch wieder mit seiner eigenen Vergangenheit konfrontiert wird. Da ist Dave Boyle (Tim Robbins), mittlerweile verheiratet und Vater: ein gebrochener Mann, der von seinem traumatischen Kindheitserlebnis erdrückt wird. Und da ist schließlich Jimmy Markum (Sean Penn), die eigentliche Hauptfigur des Films, der in seinem Viertel zum unantastbaren Mafiakönig avanciert ist und der in sich den zärtlichen Ehemann und Vater mit dem gnadenlosen Gangsterboss vereint.

Diese Analyse männlicher Herangehensweisen an menschliche Konflikte ist sicherlich das, was Clint Eastwoods neuesten Streifen ausmacht. Hier wird keine raue Marlboro-Männlichkeit geboten, sondern eine intelligente Auseinandersetzung mit Rollenmustern - aus männlicher Sicht. "I can't cry for her, my own little daughter", stellt Jimmy Markum fassungslos fest - statt seine Tochter zu beweinen, kann er sie nur rächen.

Dass die Frauen - Marica Gay Harden als Daves Frau Celeste und Laura Linney als Katies Stiefmutter Annabeth - ebenfalls ihr Fett wegkriegen, tut dem keinen Abbruch. Beide sind zunächst nur die braven Ehefrauen, solidarisch mit ihren Männern bis ins Vertuschen von Schuld. Doch am Schluss des Films wird deut-

lich, dass auch sie Schuld tragen: Während Annabeth ihren Partner sogar noch über dessen Selbstzweifel hinweg in seine Rolle des starken Mannes zwingt, versucht Celeste auf ihre unbeholfene Weise, sich der Befürchtung, ihr Mann könne ein Mörder sein, zu stellen - und löst damit wiederum tragische Konsequenzen aus.

Die Kopplung der interessanten Problemdarstellung mit der ausgezeichneten Darstellung aller Hauptcharaktere rechtfertigt vielleicht die bereits kursierenden Gerüchte, dass "Mystic River" Oscar-

würdig sei. Tim Robbins, Marica Gay Harden und vor allem Sean Penn bieten Ganzleistungen. Aber auch Laurence Fishburne als zweiter Polizeibeamter, der als einziger emotionslos und streng um Recht bedacht ist, beeindruckt. Weit schwächer muss dagegen das Drehbuch bewertet werden: Die Auflösung des Thrillers ist wenig überzeugend, und gegen Ende häufen sich die Unglaubwürdigkeiten. So kann "Mystic River" am Ende doch nicht rückhaltlos begeistern - der Weg ins Kino lohnt sich trotzdem.



Kevin Bacon, Laurence Fishburne und Clint Eastwood beim Dreh von "Mystic River".

CONCERT

Pop et avant-garde

En concert à la Kulturfabrik, John Cale montrera qu'il est bien plus que ce pourquoi le grand public le connaît, c'est-à-dire un rescapé du "Velvet Underground".

(gk) - A l'évocation du nom de John Cale la grande majorité des fans de musique rock vous répondront sans hésiter "Velvet Underground". Ce qui revient à réduire l'artiste à l'essentiel, mais pas au plus représentatif.

John Cale fonde en 1966 avec Lou Reed le groupe "The Velvet Underground", nom de groupe qui évoque une nouvelle érotique. Sterling Morrison les rejoint d'abord, suivi par Maureen Tucker. Ils jouent des concerts au "Café Bizarre" de Greenwich Village. Quelques jours avant qu'ils ne se fassent virer de celui-ci, un certain Andy Warhol les entend et leur propose de devenir la groupe de la Factory. Warhol devient ainsi leur manager et fait venir Nico.

Dès 1969, les rapports de force dans le groupe sont remis en question. Cale se dispute avec Lou Reed et part après leur deuxième album "White Light, White Heat".

Du coup, John Cale - qui joua de la basse, de l'orgue et de la viole au "Velvet" - se retrouve avec une image d'artiste rock alternatif qui lui va plutôt mal. Car c'est là, tout d'abord, un musicien à la formation classique.

Né le 9 mars 1942 au Pays de Galle d'un père mineur et d'une mère institutrice, John Cale est considéré très tôt comme un prodige du piano. Il a étudié la musique au "Goldsmith College" de l'université de Londres. Une bourse Leonard Bernstein, pour le conservatoire "Estman" de Tanglewood au Massachus-

sets fait qu'il s'installe en Amérique, quitte rapidement le conservatoire et finit par vivre à New York.

Après l'interlude "Velvet", il produit notamment des albums pour Nico, le premier album des "Stooges", "Squeeze", "Sham 69", ainsi que "Horses" de Patti Smith. Ce travail de mise en forme initiale des

mouvements punk et new wave, renforce encore plus son statut de figure culte profondément innovatrice de la musique rock.

Pour ses projets solo, John Cale choisit néanmoins de varier sans cesse entre des titres aux sonorités pop très accessibles et d'autres aux complexités résolument d'avant-garde.

A 61 ans, il fait toujours preuve d'une créativité sans faille. En 2003, il a ainsi sorti un album et un EP, "HoboSapiens" et "5 Tracks". Les deux oeuvres se distinguent par son désir de passer le virage du 21e siècle musical, ce qu'il

réussit finalement avec beaucoup de finesse.

Les nouvelles technologies et l'utilisation - parfois l'abus - des outils numérique "protocol", donnent chez Cale une atmosphère musicale expérimentale, un peu froide, mais toujours intense et intéressante pour l'oreille. Les paroles de ses chansons intègrent allégrement des impressions américaines post-11 septembre qui, si elles peuvent sembler bien sérieuses (un futur restreint, les dangers de la nouvelle droite, Bush, la guerre, etc.), évitent toute lourdeur d'un message trop moralisateur.

Et puis, même pour ceux et celles qui s'habituent mal aux nouvelles technologies sonores, les chansons de John Cale font toujours preuve d'un sens de la mélodie qui fait que ses compositions survivraient sans problème à un habillage moins électronique. C'est là un élément essentiel que les arrangements ne cachent heureusement jamais.

De plus, toutes les réactions de ses concerts récents confirment que le sexagénaire fait toujours preuve d'une intensité difficilement égalable lors de ses performances live. Une soirée prometteuse vous attend donc ce dimanche à la Kulturfabrik.

John Cale est en concert,
le 2 novembre
à la Kulturfabrik.



A 61 ans, John Cale fait toujours preuve d'une intensité musicale difficilement égalable.